

MODES

C'est plus que de l'étonnement, c'est de l'ébahissement que cela me cause ! — Quoi donc, me direz-vous, mes chères lectrices ? Tout simplement un costume, mais quel costume ! Nous vous donnerions en cent à deviner sa forme et son nom, que vous n'y arriveriez pas ; donnez donc votre langue au chat. J'ai promis de parler discrètement de cette chose extraordinaire qui apparaîtra aux courses de Chantilly et au grand prix de Paris.

Cela s'appelle... costume turc. Pourquoi pas costume sultane ? bah ! le nom ne fait rien à la chose.

Sachez qu'il y a un pantalon en gaze dont le bas, serré et rabattu en bouillon, dépassera devant la jupe qui s'inclinera derrière. L'étoffe sera souple, molle : le crêpe de Chine, l'éolienne, la sicilienne, voire même le classique cachemire sont appelés à confectionner ce costume, dont le corsage rappellera la veste turque.

Arrêtons-nous là, disons seulement que la couturière de talent qui lance



Costume en drap écar et tissu de laine damasquiné gris bleu et fauve, de Madame Pelleüier-Vidal, 17, rue Duphot.

cette mode, paraît certaine de son succès. Les quelques mots qu'elle en a dit aux élégantes qu'elle habille, ont été écoutés avec grande curiosité. On a choisi les étoffes et nous voilà en train, comme ce bon monsieur Jourdain, de nous turcomaniser. Vous connaîtrez le nom de l'auteur quand nous ferons paraître la figurine de ce costume non moins joli qu'original.

J'ai promis des renseignements sur les modes enfantines, je vais tenir ma promesse.

Rien d'excentrique ni de chargé, ni de tourmenté dans les façons. La robe villageoise et le costume paysanne sont en vogue : rien de plus simple, ces noms l'indiquent.

Pour les fillettes au-dessus de six ans, la jupe descend à mi-jambe. Elle est ornée, au-dessus de l'ourlet, de trois plis rabattus, et montée, à la ceinture, par des fronces presque régulièrement réparties, un peu plus aux lés de derrière ; au corsage tendu, également froncé, des pattes sur l'épaule et une manche à gigot, plate dans le bas ; une ceinture nouée sim-

plement sur le côté ou derrière, si le corsage ne tombe pas, en bouffant, cacher le tour de taille.

C'est le lainage uni, rouge, bleu, hannelton, gris foncé, qui convient le mieux pour cette sorte de robe villageoise.

Le costume paysanne se compose d'une jupe ronde et d'un corsage-casaquin serré dans une ceinture agrafée sous un nœud; la manche large à poignet. On emploie généralement un tissu de laine fleuri ou rayé.

Pour une fillette de dix ans, voici un très gentil costume en sergé bleu. Jupe froncée avec deux cercles en ruban de moire noire, espacés de trois centimètres; le corsage froncé à la Vierge, coupé verticalement de trois rubans qui se perdent dans un tour de taille en moire, arrêté, de côté, par une longue coque et deux pans; un bouillon dans le haut de la manche et un cercle de ruban au bas. Cet autre, pour fillette de sept ans, n'est pas mal. Cachemire gris uni et cachemire à rayures rouges, celui-ci pour les garnitures. La jupe plissée est montée au bas d'un très long corsage vague, à dos cintré, qui descend plus bas que la hanche, là où prend la jupe. Un très grand col en cachemire rayé couvre les épaules et se prolonge en pointe jusqu'à la ceinture qui est en ruban et nouée, devant, de coques à pans. Cette ceinture, dépassée par le corsage, qui fait comme un bouillon, descend en pointe et ne serre pas la taille. Un parement rayé à la manche ronde.

Le pardessus a la façon jaquette, mante berichonne ou flamande. Le premier se fait en petit drap uni ou à minuscules damiers; le second, en roulière ou en diagonale rayée, dans les tons neutres pour le fond, grenat, vieux bleu, vert-de-grisâtre pour les rayures perdues. Il y a, pour les jeunes filles de quinze ans et au-dessus, la jaquette ajustée à bord droit rejeté, appliqué de velours, s'ouvrant sur un gilet à ceinture en piqué blanc ou en surah plissé.

Les chapeaux sont à grand bord inégal, à fond plat, couvert d'une brassée de fleurs des champs ou de boules de neige mêlées de coques en ruban. Pas la plus petite plume. Le chapeau se pose un peu en l'air, prenant la tête derrière et découvrant le visage. Il y a bien des formes jolies, mais la plus jolie de toutes est, sans contredit, le grand chapeau de paille d'Italie, rond à passe souple; la forme d'autrefois, avec un cordon de marguerites serrant la calotte plate, ou de tout autre fleur, ou de coques en ruban.

Les robes de baby sont simples, genre blouse, avec une ceinture en ruban nouée simplement de côté. On les fait en fin lainage, à plis ou soutachées. Si l'étoffe est variée, la façon ne l'est guère; la douillette se monte à un empiècement carré. On leur met aussi une petite pèlerine fendue pour passer le bras; en un mot, on cherche une forme pratique et commode que l'on agrément de dentelle et de broderie.

Les plus petits portent une capote en gaze de soie, avec des dentelles comme passe tombante et des coques en ruban posées en tapageur. La capeline bonne-femme, la villageoise, avec le fond volumineux bouillonné ou froncé comme la passe, qui se termine par une dentelle haute et tombante, les pré-

serve du soleil et encadre drôlement leurs petits minois. Quelques-uns sont encore coiffés du chapeau à bord relevé, avec pouf de plumes, mais vraiment il est moins joli. Nous reviendrons sur ce sujet si intéressant des modes enfantines et nous nous occuperons aussi des petits garçons dont les modes offrent bien moins de diversité, les formes du costume se prêtant peu aux changements.

Nous terminerons notre Courrier des modes par quelques renseignements sur les costumes que vient de faire M^{lle} Thirion, costumes élégants dans leur simplicité, par la grâce de la façon.

Un costume, en lainage rouge ancien, à la jupe plissée traversée, de haut en bas et tous les cinq plis, par un ruban de moire noire, qui se termine en boucle plate dépassée par un pan coupé en cornes; au corsage, même ruban passant sur l'épaule comme la bretelle. En lainage gris, bleu, et même en fantaisie, ce costume est également joli.

Le costume en surah, en cachemire ou en beau lainage, à dispositions de bandes faites de rayures, et composé par M^{lle} Thirion, a un cachet qui plaît aux élégantes et nous comprenons ce succès, car tout y est à l'unisson: forme, garnitures coquettes, coupe prenant admirablement la taille. Les manches sont jolies avec leur bouffant, leur poignet haut, ouvert intérieurement, laissant passer et flotter une manchette de dentelle. On est étonné des prix raisonnables que M^{lle} Thirion fait à sa clientèle. Pour cent francs et moins, elle fait un costume journalier tout à fait charmant dans le genre de celui que nous venons de décrire et, pour trente-cinq francs, une gentille jaquette ou veste en petit drap de fantaisie et non doublée; doublée en soie changeante, quinze francs de plus. Nous rappellerons à nos lectrices que M^{lle} Thirion se charge du trousseau de linge, qu'elle envoie dentelle, modèles de chiffres, en différents genres, à choisir, ainsi que des échantillons de toiles, de batistes, de percales. Son adresse: 47, boulevard Saint-Michel, à l'entresol.

CORALIE L.

HYGIÈNE

Eau et Pommade vivifiques, Elixir dentifrice vivifique de A. B., chimiste, chevalier de la Légion d'honneur, chez M. L. Bonneville, 6, rue Jean-Jacques-Rousseau, à Montmorency (Seine-et-Oise).

Nous recommandons toujours et particulièrement ces excellentes préparations, parce qu'elles sont supérieures, à notre avis, à toutes les préparations similaires. Les médecins recommandent l'eau et la pommade comme hygiéniques pour le cuir chevelu et l'élixir comme le meilleur préservatif de la carie des dents. Cet élixir entretient la blancheur de l'émail et, chez les personnes âgées, empêche les dents de se déchausser, en raffermissant les gencives. L'eau et la pommade vivifiques sont excellentes à tous les âges. Pour les enfants, elles enlèvent les pellicules qui, souvent, sont cause de la perte des cheveux et, après les maladies éruptives, elles les font repousser abondamment; aux jeunes filles, elles les entretiennent souples et brillants et les empêchent



Corsage Frivolette.

de tomber. Enfin, plus tard, l'eau et la pommade feront repousser les cheveux aux places dégarries par le poids des postiches ou à la suite d'une maladie, et ramèneront à leur couleur primitive ceux blanchis prématurément. En s'en servant habituellement, on conservera dans un état parfait cette parure naturelle qu'aucun postiche ne peut remplacer.

**Explication
des Gravures noires**
(pages 133 et 135)

*Costume en drap écarlate,
tissu de laine damasquiné
bleu, gris et fauve et peau*



Corsage Raphaël.

Modèles de Mademoiselle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel.

de soie gris foncé. — Sous-jupe en taffetas; le milieu reçoit une quille-tablier de drap écarlate traversé par une suite de tresses en soie grise et fil d'or, avec bouton assorti au milieu, sur chaque rang. De chaque côté, des panneaux plissés en peau de soie, sur le bord gauche desquels s'avance comme un revers le côté de la jupe de la redingote, celle-ci est en tissu damasquiné, avec le corsage très ouvert sur un sous-corsage en peau de soie. Un col-plastron en drap écarlate échancré en revers s'avance en pointe dans le bas. Col droit. A la manche un parement croisé intérieurement. Suite de boutons tout le long du bord de la redingote et au parement de la manche.

Corsage Frivolette en cachemire beige foncé. — Gilet en drap blanc fermé par des petits boutons très rapprochés. Le corsage ouvert, avec le bord formant deux plis; double revers en velours loutre, un peu relevé en col Médicis. Ceinture drapée d'une hanche à l'autre, piquée d'une cocarde et dépassée par des coques en ruban. A la manche deux étroits bracelets en velours séparés par un bracelet en drap. La jupe est plissée.

Corsage Raphaël. — Dentelle crème et velours gris argenté. Le velours fait le dos et les côtés du devant. Le côté gauche est décolleté, tandis que celui de droite est montant. Dans l'intérieur, du tulle drapé complète



Corsage à la Juive.

le corsage. Une demi-ceinture avec un chou. Manche plate en tulle dentelle et seconde manche ouverte et tombante.

Corsage à la Juive. — Corsage de dessous à basque, en taffetas brodé de fleurettes sur les parties découvertes par le corsage à la Juive qui est en crêpe de Chine vert mousse et ouvert sous le bras; l'ampleur est ramenée vers le milieu du devant et du dos sous une ceinture en gros grain blanc qui retient les plis. Une broderie de perles au bord, ainsi qu'au décolleté en V et au bouillon qui fait manche courte.

**Explication
de la Gravure coloriée**
4725

TOILETTES DE PRINTEMPS

Costume Empire en peau de soie bleue garni de passementerie brodée d'or. — Jupe en taffetas, seconde jupe faite d'un tablier à plis accordéon formant quille et d'une tunique largement ouverte à partir de

la taille. Cette tunique forme un panneau plat sur le bord duquel est appliquée une passementerie et ses lés de derrière sont montés par des plis creux. Le corsage drapé à la poitrine a le bas pris dans un corselet en passementerie; le haut est plat et couvert d'une pièce

assortie. Un ruban en ceinture se noue d'une coque à longs pans. La manche forme extérieurement dans le haut un crevé; au-dessous de ce crevé elle est plissée jusqu'au tournant du coude où elle se développe en bouillon, puis un poignet à pointe aiguë la termine. Bas en fil d'Ecosse et souliers vernis. Gants de Suède. Capote-toque garnie de passementerie et de fleurs.

Costume en foulard écarlate uni et foulard à bouquets. — Jupe en taffetas et seconde jupe en uni avec deux rubans au-dessus de l'ourlet qui prennent au milieu du tablier, sous le bord droit garni de ruban d'un panneau

en tissu Pompadour; le ruban tourne en angle au bas. A gauche un panneau froncé à la taille a son bord inférieur froncé et ramené derrière aussi à la taille. Le corsage en foulard Pompadour est ouvert sur un fichu croisé et plissé et le bord est garni d'un col-revers, au-dessous plus petit revers. Le tout, même la couture extérieure de la manche, orné d'un ruban. Un gigot à la manche plate. Ruban drapé en ceinture et attaché de côté. Bas rouges. Souliers mordorés. Gants de Suède. Chapeau en paille de Manille avec la passe croquée et dans le pli un bouquet de roses.

CAUSERIE

Préparatifs d'exposition. — L'Amérique au théâtre. — Rajeunissement de l'Académie. — Le nouveau Cercle. — Les Pastels. — Œufs de Pâques.



L'INVASION de Paris par les étrangers, — et quels étrangers! — les étrangers d'exposition, devient imminente. Que dis-je, elle a commencé déjà; le long des boulevards, dans les tramways, au théâtre, partout, on rencontre des gens de toute nationalité, le nez en l'air, un guide sous le bras, fagotés à plaisir, qui personnifient les diverses parties de l'Europe et même de l'Amérique. Cette dernière est généralement représentée d'une façon plus séduisante que notre vieux monde, par des nuées de jolies demoiselles aux chevelures invraisemblables sous des chapeaux extravagants, sanglées dans d'étroites jaquettes, flirtant sans parler, de l'œil et du sourire, charmantes du reste autant que peuvent l'être de charmantes poupées de cire, car il n'y a pas à le nier, elles sont beaucoup moins humaines que nous autres, avec leur fraîcheur imperturbable, leur teint transparent, leurs traits finement ciselés, leurs yeux d'un lustre toujours égal. Les ingrédients qui entrent dans la composition naturelle de leur beauté doivent être brevetés et garantis. Chez nous, les femmes sont *journalières*, belles ou laides selon que la vie les frappe ou les caresse, altérées par la fatigue, défigurées par les larmes, éteintes par l'ennui, enfin vouées aux avantages et aux inconvénients d'une physiologie mobile. La physiologie étant ce qui manque à l'Américaine, elle reste constamment semblable à elle-même, l'air fin ou coquet, pareille à ces figures de keepsake qui ne comptent pas parmi les œuvres d'art, rappelant trop pour cela, malgré la délicatesse de l'exécution, leurs sœurs, les figures de modes. Je faisais cette remarque à l'une des dernières représentations de *Rip*, la pièce un peu usée déjà des Folies-Dramatiques, dont le sujet est emprunté, on le sait, à Washington Irving, ce qui lui vaut un regain d'actualité, à mesure que débarquent les Yankees. Tous les *pays et payses* du chercheur de trésor, plongé jadis comme Epiménide dans un sommeil de vingt ans, pendant que s'opérait la proclamation de l'Indépendance, veulent voir ce que Meilhac a fait de la légende américaine. Elles s'amusaient fort, les jeunes

misses qui, l'autre soir, nous ont distracts du spectacle, elles riaient à belles dents de l'aspect de cette République à son aurore, très différente assurément de la République solide et mûrie qui vient d'élever à la présidence M. Harrison. On pourrait, d'ailleurs, appliquer à d'autres points du globe, les scènes burlesques d'élections, les facéties sur l'électeur, qui font la gaieté du troisième acte. Au second, quand Rip est tombé tout de son long dans la montagne, condamné à un sommeil magique par le fantôme du capitaine hollandais, gardien jaloux du trésor qu'il convoite, un loustic en casquette a crié :

— Tiens! l'assassinat de Boulanger.

Sur quoi l'on a ri, Américains et Français, l'acteur qui gisait sur le dos, ressemblant de profil, en effet, avec sa barbe en pointe, au brave général qui a fui vers Bruxelles comme un simple caissier.

Ce n'est pas un chef-d'œuvre ce bon petit opéra-comique du vieux temps, bien qu'on ne s'y ennue pas une minute, grâce à la jolie musique de Planquette et aux mots de Meilhac semés dans trois actes assez médiocrement charpentés. On se dit malgré soi : « Que doit penser l'Académie de tel trait, de telle situation? » Eh bien, l'Académie pense apparemment qu'il n'est si bonne compagnie qui, aujourd'hui, ne condescende à une certaine élasticité quand il s'agit de réceptions; elle se dit qu'il suffit de la présence de Meilhac et d'Halévy pour agir sur elle en manière d'eau de Jouvence. N'avez-vous pas vu quelquefois des douairières vénérables sourire aux folies de certaines *Froufrou* qu'elles reçoivent, sans les approuver tout à fait et en songeant : — De notre temps on ne serait pas permis ceci ou cela, mais le monde marche... Bon gré, mal gré, il faut le suivre. — Et les bonnes dames sont récompensées de cette aimable tolérance par l'empressement que l'on met à fréquenter leurs salons qui, sans cela, risqueraient de ressembler au cabinet des antiques. On vient pour les gentilles *Froufrou* en question. C'est ainsi qu'il y avait foule à l'Institut le 4 avril. Un discours académique par Henri Meilhac, cela valait, à sa manière, l'*Abbé Constantin*, c'était un de ces plaisirs de blasés qui font monter l'eau à la bouche. Pourtant la fête a été moins piquante qu'on ne le supposait. M. Meilhac est resté scrupuleusement dans le moule convenu et n'y a pas été tout à fait à son

aise. Remerciements d'usage à l'Académie, allusion à la rentrée du duc d'Aumale, étude consciencieuse de l'œuvre du prédécesseur, rien n'a manqué au discours traditionnel. Jules Simon s'est montré beaucoup plus libre, beaucoup plus familier, beaucoup plus mordant, beaucoup plus léger dans le vrai sens du mot : la surprise a été de ce côté. Il a dit vertement son fait à la parodie, sans faire de pédantisme : il a lancé, non pas tant au nom de la morale qu'au nom du bon goût, la satire irrévérente des grandes et belles choses ; il a interprété, avec une spirituelle malice, le silence gardé par Meilhac sur son ancien collaborateur ; il a opposé, à un couplet très moderne dédié à l'espèce de Parisienne qui provoque les périls autour d'elle, lutte en minaudant et succombe avec grâce, un délicieux panégyrique des Françaises d'autrefois qui devaient être aimables malgré leur prudence, puisque les hommes se seraient bien gardés de les délaisser pendant les trois quarts de la soirée pour leur préférer le fumoir. L'influence souveraine de ces femmes-là s'est perdue par des concessions regrettables et « c'est peut-être nous, plus qu'elles-mêmes, qui avons à le déplorer », a finement ajouté M. Jules Simon, parlant pour ceux de son sexe.

Il y avait un certain courage à le prendre sur ce ton avec les auteurs de la *Petite Marquise*, de la *Grande-Duchesse*, de la *Vie parisienne*, devant les élégantes réunies du théâtre et de la ville, toutes dans le mouvement, sauf sans doute M^{lle} Schneider qui représentait, dans cette solennité, la *Belle Hélène*, comme un invalide chargé d'ans et de gloire pourrait représenter la grande armée. Mais le succès, on le sait, est aux audacieux, surtout aux audacieux qui parlent avec l'autorité courtoise de M. Jules Simon dans cette belle langue dont s'éloigne de plus en plus le français décadent de nos jours.

Horreur ! On appelle *Épatant* le nouveau cercle ! Toutes les femmes ont à la bouche ce mot vulgaire et lourd qui a traîné partout, ce mot dont n'eût pas voulu Marcelin, l'historiographe et le peintre des Mirlitons et qu'auraient repoussé à l'unanimité les membres du vieux cercle impérial ; autres temps, autres mœurs, autre langage. Un romancier qui fut le dernier à peindre le vrai monde en faisait, l'autre jour, la mélancolique réflexion en constatant que si Bourget n'était pas Feuillet, la faute devait en retomber d'abord sur ses modèles parmi lesquels ne se trouvent plus ni Camors, ni *Petites Comtesses*.

Dire que le *parbleu* de M. de Camors faisait l'effet, il y a vingt ans, d'une brutalité réaliste et que la petite comtesse ne parlait pas argot, quoiqu'elle eût mauvais ton, un mauvais ton qui paraîtrait, hélas, anodin et timide, si on le comparait aux propos d'une héritière de son titre, M^{me} P..., laquelle s'enorgueillit d'être traitée de Polichinelle napolitain ! Je ne nomme pas les autres, dignes abonnées du Théâtre-Libre ; leur nom est légion.

Je suis donc allée à l'*Épatant* tout neuf, tout imprégné encore d'odeurs de peinture, de vernis et de gaz, dans son luxe trop frais de décoration trop

dorée, qui a besoin d'être un peu terni par le temps et l'usage.

Jamais le public n'a été aussi nombreux, car on vient faire connaissance avec le local autant qu'avec les tableaux ; ceux-ci, du reste, forment un *Salon* au grand complet. Nommer les meilleures toiles serait encore trop long ; je me borne à vous recommander une œuvre de maître, le portrait de vieille dame à cheveux blancs et en satin noir, autour duquel flotte un crêpe funèbre. Ce portrait suffit à prouver que Cabanel, malgré quelques défaillances accidentelles, est parti dans la force de son talent et que personne jusqu'ici, quand il s'agit de peindre les femmes, ne sait allier comme il le fit, la pureté du dessin et le charme du coloris, à la grâce et à la distinction mondaines ; comparez cette douairière à la jeune duchesse Decazes, née Singer, par M. Benjamin Constant, et vous verrez de quel côté est la véritable élégance. Carolus Duran a rendu avec un brio merveilleux le jeune sourire et l'éblouissante carnation de M^{me} Samary en son printemps ; Bonnat a mis dans le portrait d'un vieillard chamarré de décorations, sa puissance ordinaire d'expression et de couleur ; des deux portraits de femmes costumées par M. Clairin, nous aimons beaucoup la Pierrette ; l'autre est un épouvantail ; le Lion de Gérôme, cherchant dans une promenade solitaire, au bord de la mer ce qu'il pourra bien dévorer, est une belle page, simple et forte ; Heilbuth n'a pas placé de figures mondaines, cette fois, dans son paysage de forêt, mais, de préférence, *Mignon* et le vieux harpiste se reposant sur l'herbe ; toujours délicieux... Délicieux aussi les petits chats de Lambert qui, sous les auspices de leur maman, ont trouvé le moyen de pénétrer dans les tiroirs à peine entr'ouverts d'une commode, sans qu'un bon chien, leur compagnon ordinaire évidemment, paraisse s'en fâcher. Effets de lumière exquis par M. Edelfelt et M. Doucet ; le premier installe sous la lampe ses musiciennes, le second expose ses patineuses au soleil d'une matinée d'hiver ; quels jolis effets de rayons frissants, quels reflets, quelle fête de couleur !

Ravie de retrouver les petits soldats de Dupray dans ce cadre original : une reprise à l'Ecole de cavalerie en 1840. Mais si vous me demandiez ce que je veux emporter, je choisirais, je crois, les *Bretons en prière* de Dagnan-Bouveret, une simple merveille d'expression, de sentiment et de simplicité. Encore un regard au portrait qu'Emile Lévy a fait de sa fille assise avec un chien près de cette table chargée de fleurs... Plus jolie que nature, direz-vous ? C'est que vous ne connaissez pas le modèle ! — Un éloge à la statuette en cire si élégante de Mercié, une *Diane*, et puis il faudra courir aux pastellistes sans vous avoir parlé des bustes de Franceschi, de Prosper d'Epinay, de Gautherin, (j'aime moins ceux de Saint-Marceaux), ni des paysages de Français, de Pelouse, de Cazin, cette année, très curieusement inspiré par Shakespeare, ni d'un Meissonier qui n'est pas des meilleurs, ni d'un Rochegrosse qui est des plus bizarres, ni d'un Gervex qui repose des précédents... Que le peintre de tant de vilaines nudités s'en tienne aux habits rouges et aux toilettes de bal ; ces deux charmantes figures résument entre



[COSTUMES DE SOIRÉE ET DE DINER, DE MADAME BRUN-CAILLEUX, 11, RUE DU MARCHÉ-SAINT-HONORÉ.]

Costume de dîner et de soirée en velours vert et gaze semée de pendrilles d'or. — Sous-jupe en taffetas avec un tablier en gaze crème semée de pendrilles d'or. La jupe en velours est plissée et fermée en cintre au-dessous de la taille. Broderies d'or graduées sur les plis. Chemisette comme le tablier, découverte par le corsage fermé seulement au décolleté. Broderies analogues à celles de la jupe. Chiffonné de gaze au contour et nœud épaulette.

Robe de dîner ou de voiture en cachemire crème et faille

bleue brodée d'argent. — Forme princesse avec un groupe de plis au dos et une demi-traine en pointe. Un plastron en faille et à basque fait aussi le côté gauche du corsage; celui-ci se complète à droite par une draperie que fournit la robe princesse et qui vient en biais se pincer à la taille par des plis; une bande brodée sur le bord tout le long de la jupe; à gauche, la jupe est montée à un cordon de taille sous la basque du plastron. Col droit, manche plate terminée par un bracelet en faille brodée.



TRAVAUX DE FANTAISIE

Deux corbeilles en vannerie chinoise. — Se trouvent dans tous les magasins de nouveautés et de chineries et coûte 10 cent. la pièce.

Ainsi parées, ces corbeilles font de gentils cache-pots et peuvent servir à cacher le verre dans lequel on aurait mis un bouquet de violettes. L'une est garnie d'un étroit ruban en gaze rose ruché, avec nœud arrêtant la ruche. L'autre a des nœuds détachés en ruban vert moiré et ombré, posés irrégulièrement les uns auprès des autres.

Porte-cigarettes en cuir de Russie grenat doublé de peau beige. — Ce porte-cigarettes est agrémenté de deux lettres entrelacées et bro-



Dessin grec piqué.



Porte cigarettes de M^{lle} Lapouge.

dées au plumetis en soie un peu plus claire que le cuir.

Deux dessins copiés sur les modèles du XVI^e siècle conservés à la bibliothèque Mazurine. — On peut faire ce point piqué sur toutes

sortes d'étoffes et l'utiliser pour lingerie ou travaux de fantaisie tels que pochette, dessous de vase, etc. Il peut se faire de deux façons : les points pris successivement l'un dans l'autre ou séparés par un fil



4187

Corbeilles chinoises en vannerie pour mettre le verre contenant un bouquet de violettes.



de l'étamine que l'on applique sur l'étoffe afin que le travail soit régulier. Deux couleurs de coton ou de soie lavable pour la grecque et pour le second dessin. On alternera un dessin mousse, un dessin rose vif.

Bourse en perles d'or enfilées. — Cette bourse se fait avec des perles d'or ou d'argent dont il faut une masse et demie et de la soie de couleur assortie. On la commence par le fond ; procéder de

la manière suivante : Enfiler 47 perles, retourner et repasser l'aiguille dans la huitième en allant de droite à gauche ; continuer à enfiler 7 perles et repasser dans la huitième jusqu'à

ce qu'il ne reste plus des 47 enfilées d'abord, que les 8 dernières de gauche ; on prend alors les 4 dernières afin de fermer le rang. Cela fait, on tourne autour de cette petite bande en enfilant 7 perles et en repassant dans celle du milieu de chaque losange. La seconde fois, on l'élargit aux deux bouts en repassant toujours, après avoir enfilé les 7 perles, dans celle d'où l'on vient de sortir l'aiguille, mais en sens inverse. On fait en-



4810

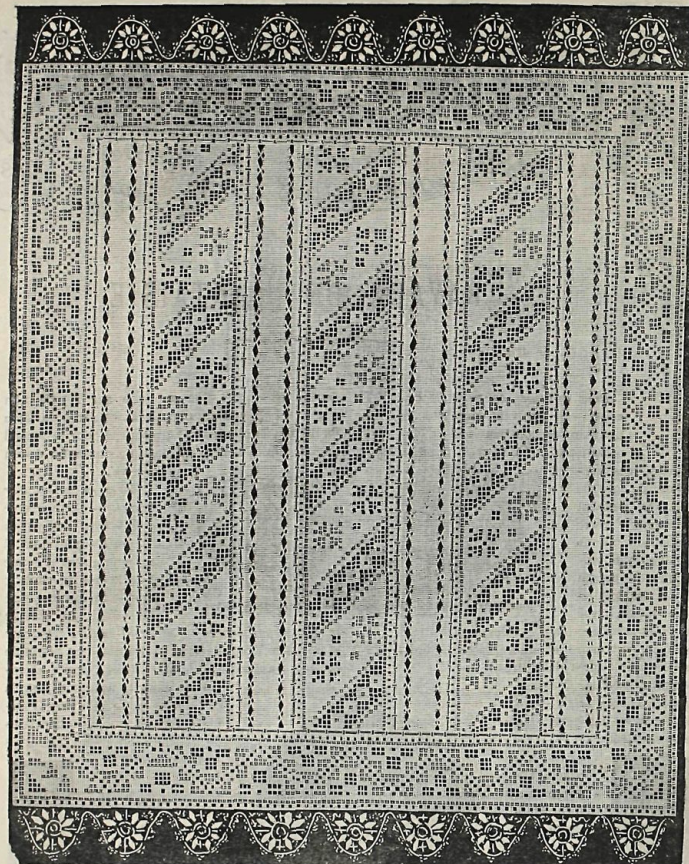
Bourse de jeu en perles d'or enfilées. Modèles de Mademoiselle Lapouge.



4807

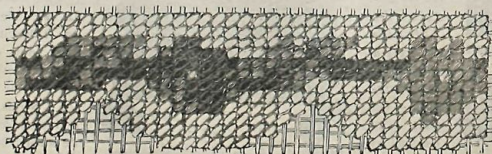
Dessin piqué pour lingerie.

suite 12 tours sans aucun changement. Arrivée à l'endroit où doit se poser le fermoir, on divise la bourse en deux parties égales et l'on continue à travailler sur une seule moitié, puis on reprend la



Ensemble du couvre-lit en étamine brodée.

seconde. A chaque rang on diminue d'un losange à droite, à gauche alternativement. Le travail achevé, on monte la bourse au fermoir le plus solidement possible, et on place aux deux angles du bas



2. — Bordure en tapisserie pour coussins, etc.

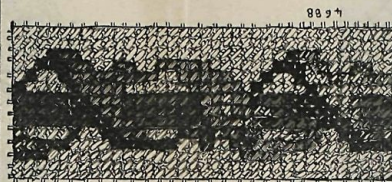
deux petits glands composés de 3 rangs doubles de 15 perles chacun. Pour arrêter la soie pendant le cours du travail, on noue très solidement l'aiguillée

Cette broderie se fait en soie d'Alger, en coton de deux ou trois tons d'une seule couleur, ou en fine laine cachemire. Le dessin guidera pour la disposition

MODÈLES DE MADemoiselle LEEKER

3, rue de Rohan.

Chez qui l'on trouvera l'étamine préparée en bandes, les soies et le coton.



N° 1. — Petite bande, jonc et rinceaux pour coussin, chaise volante, etc.

que l'on prend et celle que l'on achève ; on passe dans les perles de droite et de gauche les bouts inachevés, précaution indispensable pour consolider le travail et dissimuler les nœuds. Ces petites bourses peu coûteuses et d'un travail facile imitent à merveille les bourses d'or ou d'argent. Elles sont élégantes et ne peuvent manquer

d'avoir un grand succès parmi nos abonnées auxquelles nous nous empressons de faire connaître cette petite nouveauté renouvelée d'autrefois.

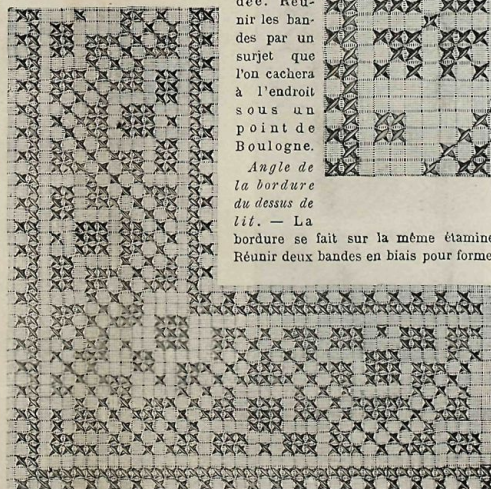
Broderie pour dessus de lit. —

Dessin grandeur naturelle de la bande brodée qui alterne avec une bande unie, les deux en grosse étamine. Si l'étamine est fine on prend deux carrés pour avoir un point assez gros.

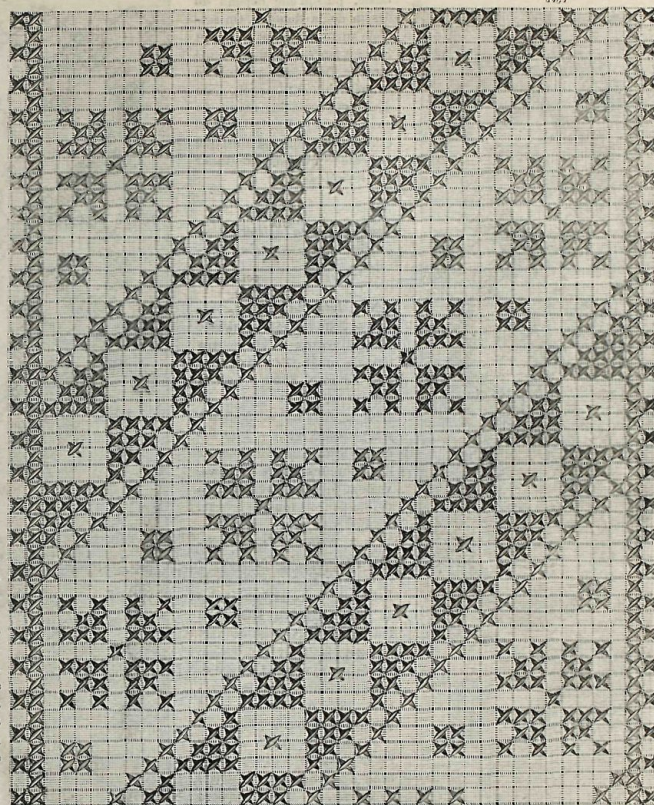
des tons. Le point noir répond au ton le plus foncé de la soie ou du coton, le point pâle au ton clair. Si l'on prend un troisième ton très clair, il servira pour le point qui se trouve à cheval sur le milieu du carré intérieur et pour l'une des lignes de points qui cernent la broderie entre-deux. La bande unie sera ourlée avec un jour et d'un tiers

moins large que la broderie. Réunir les bandes par un surjet que l'on cachera à l'endroit sous un point de Boulogne.

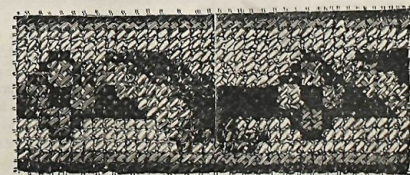
Angle de la bordure du dessus de lit. — La bordure se fait sur la même étamine. Réunir deux bandes en biais pour former



Encadrement pour couvre-lit.



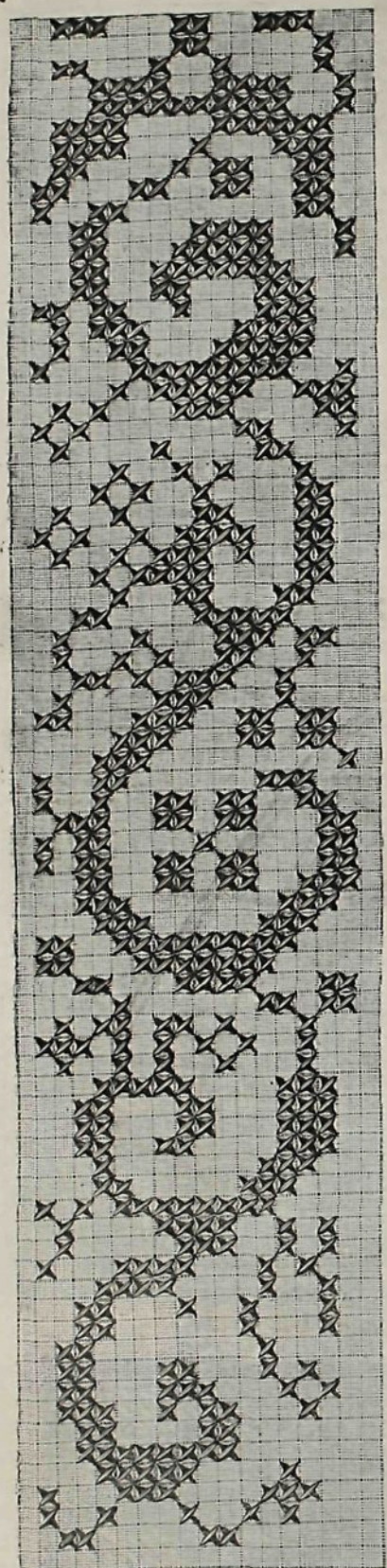
Bande brodée pour le couvre-lit (grandeur naturelle).



N° 3. — Bande pour coussin, tapis, etc.

l'angle. Les bandes brodées et réunies, poser l'encadrement, puis mettre autour une guipure ou une dentelle traponne que l'on aura brodée avec le reste des soies qui auront servi pour le couvre-

422



Dessin au point de croix
en laine rouge
sur balle à café.

lit. La broderie est toute de fantaisie, puisqu'elle dépend du dessin de la dentelle. On emploie surtout le point de tige et le point lancé. Pour donner une idée de l'effet que produit ce travail vraiment très joli, nous donnons l'ensemble réduit du couvre-lit, les bandes réunies et l'encadrement posé ainsi que la dentelle qui peut continuer sur les côtés.

Trois bandes en tapisserie pour tabouret, coussin, chaise volante.

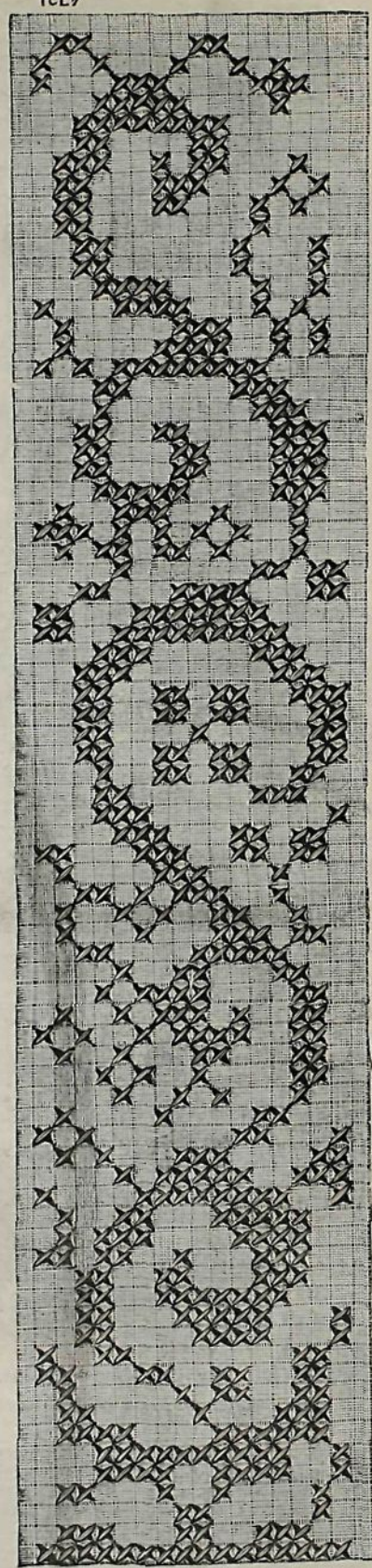
N° 1. *Petite bande pour coussin.* — Jonc du milieu havane pâle. Rinceaux : l'un de trois tons de rouge, l'autre de trois tons de rose. Fond bleu très pâle.

N° 2. *Bordure en tapisserie pour coussin, etc.* — Une baguette bronze interrompue par des fleurettes bleues alternativement foncées et claires. La feuille de trois tons de bronze. Le fond vieil or.

N° 3. *Petite bande en tapisserie pour coussin, tapis, tabouret.* — Le jonc qui divise la bande en deux parties égales se fait en laine loutre; la feuille de trois tons de vert bronze; la fleur entourage rouge carmin, cœur grenat et deux tons roses pour les branches. Fond en soie mais cerné par un rang havane clair.

Broderie en laine ou coton rouge sur balle à café pour rideau d'antichambre, de cabinet de toilette. — Ajouter le bord inférieur du dessin de droite au bord supérieur du dessin de gauche pour faire le raccord du dessin, mais en ayant soin de supprimer les trois derniers rangs à celui de droite. Ce dessin fait fort bien sur cette grosse toile. On peut broder sur le rideau même et faire, pour encadrement à la bande, deux rangs de points contrariés, ou broder sur des bandes que l'on appliquerait sur de l'andrinople, sur une grosse toile bise ou encore sur une cretonne de couleur.

1864



Bord à reporter en haut du dessin
de gauche
en supprimant les trois derniers rangs.



COSTUMES D'ENFANTS DE MADAME TASKIN, 2, RUE DE LA MICHODIÈRE.

Costume en lainage bleu à bordure rayée crème. — Jupe montée au corsage par trois rangs de fronces. A droite une bande rayée posée verticalement. Au corsage, un fichu croisé plissé à droite et bordé d'un volant, est monté à gauche, à l'épaule, par de nombreuses fronces. Ce côté traverse diagonalement la poitrine et s'arrête au-dessus de la quille où il finit en pan orné d'une bande rayée. A la manche, un poignet rayé.

Costume pour fillette de 7 ans, lainage vert et surah rouge. — Jupe froncée et corsage découpé devant et au dos en long V sur une chemisette plissée en surah rouge. Chemise froncée à l'encolure. Un ruban vert sur la couture de réunion du corsage à la jupe; un bouffant à la manche et un parement plissé.

Robe pour enfant de 2 ans. — Se fait en cachemire ou surah. La jupe est froncée ainsi que le corsage, les deux réunis sous un ruban enroulé autour de la taille et noué de côté. Le haut du corsage est monté par plusieurs rangs de fronces à une guimpe froncée à l'encolure et à manches courtes.

Costume en surah rose et dentelle. — La jupe à rayures Pompadour et la seconde jupe en surah rose, montée par

des plis creux. Le tablier plissé en spirale dégage le bas de la jupe. Le corsage froncé a un empiècement en dentelle avec comète passée dans les réseaux. A la manche, un bouillon et un poignet en Pompadour, col en Pompadour, un nœud à l'épaule. Une ceinture en ruban.

Costume marin en serge bleue, pour petit garçon. — Culotte serrée au-dessous du genou et blouse ouverte sur un maillot bleu. Col et revers en drap crème.

Costume en lainage beige et rouge rayé. — Jupe avec une bande rouge au-dessus de l'ourlet, et un point anglais aux deux bords. Un gilet rouge, également orné de points anglais, est pris dans une ceinture qui se perd sous le corsage-veste, lequel a un grand col marin rouge, qui finit en pointe; une bande rouge autour de la basque et un parement à la manche. Cravate en dentelle. Chapeau en paille à jour.

Robe pour enfant de 5 ans. Limousine à rayures sombres. — Jupe plissée avec un panneau en lainage grenat. Corsage froncé à l'encolure, moins le devant qui est en uni et fait chemisette. Ceinture en ruban noir nouée devant. A la manche, une draperie rouge.

elles le grain de coquetterie, la fatigue joyeuse, les sensations et les sentiments de toute sorte auxquels on peut s'attendre *après le cotillon*.

La richesse de l'exposition du nouveau cercle de la rue Boissy-d'Anglas et son succès étourdissant (non, je ne dirai jamais épatant, que la mode l'exige ou non), explique assez l'abandon des galeries, d'ailleurs maigrement ornées, de la rue de Sèze. — Quand on a regardé les saisissantes marines de Duez, une jolie blonde de Dubufe, trois jeunes beautés par Machard et — par Emile Lévy, toujours triomphant, — le portrait de M^{me} de Brissac, celui de M^{me} Lévy en costume bavarois, puis les paysages de Yon et de Nozal, puis une veuve sortie de la même main d'artiste convaincu que nous félicitons tout à l'heure d'avoir produit les *Bretons en prière*, il ne nous restera qu'à faire de tristes réflexions sur la Dame aux chrysanthèmes si désastreusement vêtue de vert pomme, les esthètes anglaises qui représentent, le croirait-on, trois des plus jolies personnes de Paris et une certaine dormeuse à chevelure noire qu'un jeu de couleurs complémentaires fait paraître bleue, comme la barbe d'un célèbre tueur de femmes.

Il m'en coûte de nommer, devant ces bizarreries manquées, M^{me} Madeleine Lemaire, M. Blanche et M. Benard qui, un peu plus loin, expose un portrait de brune ensorcelante, digne de la Rosalba. Pourquoi, lorsqu'on a du talent, toutes ces affectations britanniques et autres, tous ces tours de force inutiles? Pourquoi tant chercher... surtout si l'on ne trouve pas?

J'attends sur le divan confortable, qui occupe le milieu de la plus jolie de nos salles d'exposition, la fin d'une des averses dont ce printemps est prodigue, en pensant à la grande fatigue que nous éprou-

verons bientôt à passer en revue les cinquante mille toiles (je n'exagère que bien peu), lesquelles vont, sous prétexte d'expositions annuelles, particulières, générales, étrangères, rétrospectives, être prodiguées jusqu'à la fin de 1889 aux badauds qui se font un devoir de tout regarder... souvent sans avoir vu grand chose! Je pense à l'ennui des rues déparées, éventrées, barrées, qui rendent si difficile, en ce moment, la circulation à travers notre pauvre Paris défiguré. J'écoute les doléances d'un peintre de mes amis qui me raconte ses malheurs de propriétaire. Le bel hôtel, qu'il s'est fait construire quai de l'Alma, n'est plus habitable; il ne peut, grâce aux travaux de l'Exposition, ni sortir de chez lui, ni y rentrer; ce sont jour et nuit des coups de sifflets, de bruyants charrois, de sinistres grondements de machines à vapeur. Un chemin de fer va passer dans sa salle à manger, pour ainsi dire; ses plafonds ne seront plus que lézardes. Je le plains, j'en plains bien d'autres qui sont dans le même cas, aux environs du Champ-de-Mars, de l'Esplanade et du Trocadéro, puis, l'orage ayant cessé, je gagne le boulevard resté joli malgré tout, avec son déploiement printanier de fleurs incomparables auxquelles Vaillant-Rozeau et ses émules entremêlent trop de rubans, — c'est le défaut des surtouts et des corbeilles actuelles.

Oufs de Pâques et poissons d'avril m'arrêtent devant les vitrines des confiseurs. On ne se borne plus à offrir la simple carpe bourrée de surprises, ce sont des charretées de poissons. Quand aux œufs, ils s'empilent par douzaines dans de délicieux paniers remplis de graminées à reflets d'or et terminés par une tête de canard qui a l'air de couvrir, le panier formant lui-même le corps du volatile. Voilà le cadeau de Pâques de l'année.

T. B.

La Fille du Cacique

(SUITE)

II



ONSIEUR Martini, dont nous connaissons maintenant la haute situation sociale, grâce aux maladresses d'un bureaucrate, personnifiait un type d'homme devenu assez rare de nos temps. — C'était une nature merveilleusement organisée et complète.

Les traits de son visage prévenaient déjà en sa faveur, le nez bourbonien, la bouche fine, la barbe autrefois blonde et devenue presque blanche, les yeux bleu pâle vous regardant bien en face, le front haut garni d'une couronne de cheveux entourant un crâne d'ivoire.

Tout respirait en lui la volonté unie à la droiture.

Lorsqu'il causait, son abord un peu froid se modifiait bien vite, la physionomie s'animait et il s'en échappait un rayonnement de bonté parfaite; non pas cette bonté facile qui n'est que faiblesse, mais cette bienveillance vraie, inépuisable, qui s'oublie pour les autres dans les grandes comme dans les petites circonstances. Son jugement était ferme, inébranlable même; quand il avait dit « c'est juste!... », rien ne pouvait le faire changer d'opinion.

D'un esprit très cultivé, il s'intéressait vivement à tout ce qui touchait aux arts et à la littérature.

Un des côtés saillants de son caractère était son amour pour la jeunesse dont la gaité et les enthousiasmes le réjouissaient toujours. Il les provoquait au besoin en y mêlant sa note paternelle et charmante.

Il savait plaindre toutes les misères et s'appliquait à les soulager sans jamais parler du bien qu'il faisait.

Tel était le protecteur que Mariquita avait rencontré sur sa route.

Après avoir rempli diverses hautes fonctions politiques dans l'Équateur, sa patrie, un des pays les plus difficiles à gouverner de l'Amérique du Sud, M. Martini, grand propriétaire foncier, avait renoncé sans peine aux agitations de la vie officielle et s'était décidé à aller en France où il avait toujours rêvé de se fixer.

A peine arrivé à Paris, il épousa une jeune fille charmante que ses quarante-deux ans n'effrayèrent point. Dieu, qui bénit cette union, la brisa presque aussitôt après. M^{me} Martini mourut subitement d'un anévrisme, laissant à son infortuné mari la charge d'élever le petit Georges.

Frappé par un malheur dont il devait souffrir pendant toute sa vie sans jamais chercher à le réparer, M. Martini se consacra absolument à son fils et en fit un homme digne de lui.

Georges était la reproduction vivante de son père ; il avait, outre une ressemblance de traits remarquable, ses propres allures et toutes les générosités de son âme. Il venait d'accomplir ses vingt-cinq ans lorsque fut décidé ce voyage en Bretagne destiné à le distraire de ses travaux pendant le temps des vacances.

M. Martini, qui avait laissé la gérance de ses propriétés de l'Équateur à un agent de confiance, ne songeait plus à retourner en Amérique ; il aurait voulu faire de son fils un homme de science, mais le jeune homme manifesta de bonne heure une vocation irrésistible pour les Beaux-Arts et suivit sans opposition ses goûts naturels sous la direction de maîtres habiles.

Résolu à garder Mariquita auprès de lui, en attendant les renseignements qu'il avait demandés de tous côtés par correspondance, M. Martini s'occupa avec sollicitude de l'installation de la jeune fille à l'hôtel du *Lim-d'Or*.

Elle eut une jolie petite chambre dont la fenêtre s'ouvrant devant la rade, devait gaiement s'ensoleiller dès l'aube. Elle fut chaudement recommandée à la propriétaire de l'hôtel, une bavarde qui s'extasiait sur la bonté de ses commensaux, tout en les critiquant légèrement.

— Mais, mon cher monsieur, dit-elle à M. Martini en le prenant à part, que ferez-vous de cette pauvre *boscote* ? Nous en voyons tous les jours, des étrangers, des enfants plus ou moins abandonnés ! Dans un port où il y a tant de passagers, cela n'a rien de bien étonnant ! — On les conduit chez leurs consuls ; à eux de venir en aide aux vagabonds.

M. Martini la regarda sévèrement.

— ... Du moins aux délaissés qu'ils sont chargés de protéger ; tant pis si cela les ennuie, c'est leur métier ! Il n'y a pas quinze jours, j'ai reçu ici les enfants d'une émigrante qui était morte subitement en les laissant seuls au monde et sans un sou vaillant. On a fait une collecte en leur faveur, on les a placés dans une maison religieuse comme des indigents qu'ils étaient. Pourquoi vous embarrasser de cette pauvresse ? Il n'y aurait qu'à la mener à l'asile

des filles, les bonnes sœurs s'en chargeraient, on prévendrait le maire et le curé, on se débrouillerait, quoi !

— Je vous remercie infiniment de toutes ces indications, répondit froidement M. Martini, que le babillage de son hôtesse agaça ; mais c'est le ciel qui m'a confié cette enfant et personne autre que moi ne s'occupera de ses intérêts.

— Cependant, monsieur, cette pauvre fille a bien besoin d'une femme pour la soigner ! Elle n'a pas l'air d'être forte.

— Qu'à cela ne tienne ! repartit M. Martini en se retirant. J'ai une vieille bonne bretonne qui se chargera volontiers de Mariquita.

La nuit est éblouissante, la mer semble rouler des flots d'argent fondu.

La plage de Saint-Nazaire paraît déserte. Des rochers bas, écrasés, font tache sur le sable blanc. A gauche, la ligne des falaises qui bordent la côte se relève un peu, lisse et droite comme un mur, soutenant un fort dont les canons se tournent, menaçants, vers l'embouchure de la Loire.

Puis vient la *vieille ville* aux maisons branlantes, pittoresquement groupées au bord de l'eau, avec des pignons pointus que la grande marée de mars arrose tous les ans de ses vagues géantes... habitations des anciens pêcheurs de la région, pauvres d'apparence, bâties en galets bruts, écornées par le temps, noircies par le hâle de la brise marine, couvertes en ardoises qui souvent s'éparpillent sous le souffle de la tempête, ainsi que des feuilles mortes.

A droite, un bois de pins dont les troncs contournés s'élèvent péle-mêle au milieu des dunes, tandis que les sommets bien fournis détachent finement, sur le ciel clair, leurs branches aux aiguilles vives, projetant sur le sol de grosses ombres mouvantes.

Les étoiles luisent, innombrables. La voie lactée trace nettement dans l'éther son trajet de lumière vaporeuse ; la grande ourse étincelle. En levant les yeux, on se sent étonné et comme attiré par toutes ces clartés ; en les ramenant sur l'Océan majestueux et calme, on éprouve un sentiment de recueillement, de quiétude profonde. C'est une de ces soirées merveilleuses où le promeneur lui-même, impressionné par le repos des choses, pleure tout ce qu'il regrette, adore tout ce qu'il aime.

M. Martini, son fils et Mariquita, suivaient le chemin solitaire, planté d'arbres grêles, qui longe la côte.

Personne ne songeait à les troubler dans leur excursion nocturne. On se couche de bonne heure à Saint-Nazaire.

A l'extrémité du « boulevard de la plage » commencent des falaises irrégulières, à moitié enfouies dans le sable, dentelant capricieusement les terres que traverse la route de Portnichet, montant et s'abaissant tour à tour jusqu'à la pointe Villez-Martin.

Dans une crique formée par des roches minées en demi-cercle, jetée là par les hasards de la navigation, une goëlette s'était échouée ; elle restait couchée sur un côté, la quille en l'air, la coque éventrée.

Ce bateau abandonné, dépouillé de ses mâts et de ses agrès, ressemblait de loin à un monstre marin endormi. Il offrait un abri aux pêcheurs de crevettes qui s'attardaient à jeter leurs filets dans les trous, à marée basse ; — ce soir-là, l'épave était vide.

Georges en fit le tour, grimpa sur les bordages avec l'agilité d'un chat, inspecta le faux-pont, et sautant d'un bond sur le sable :

— La place est à prendre ; nous pouvons nous en emparer si le cœur vous en dit !

— Merci bien ! répondit son père en riant, je n'ai plus mes jambes de vingt ans, mon ami ; j'aime mieux m'asseoir sur le gouvernail qui nous servira de banc.

Le gouvernail démonté gisait tout près de là, étendu à plat au milieu des goémones.

— Soit ! répartit Georges, mais défions-nous des surprises du flot qui monte. Vois donc, père, ces petites vagues traîtresses dont l'écume lèche déjà nos bottines.

Mariquita, qui s'était bravement déchaussée, se préoccupait peu de la marée. Elle faisait la chasse aux crabes et en remplissait son mouchoir.

M. Martini l'appela.

— Venez près de nous, mon enfant, lui dit-il, que nous causions un peu. Voici déjà deux jours que vous êtes avec nous, et vous ne nous avez pas encore raconté votre histoire. J'ai besoin de la connaître ; je ne veux pas vous attrister par des souvenirs bien pénibles sans doute ; c'est dans l'intérêt même des démarches auxquelles je me livre en votre faveur, que je vous demande de parler. Regardez ce beau ciel ! il doit vous rendre l'espérance ; confiez-nous vos peines, ma petite enfant ; nous sommes presque compatriotes et déjà bons amis, n'est-ce pas ?

La jeune fille, qui était restée muette toute la journée, se laissa gagner par cette bienveillance communicative dont elle appréciait vivement les délicatesses ; elle s'accroupit sur le sable et, la tête plongée dans ses deux mains, cherchant à se rappeler...

— Mon histoire est bien triste ! dit-elle, après une longue pose. Vous la comprendrez mieux que tout autre, vous qui connaissez mon malheureux pays. Mon père, descendant d'une des plus anciennes familles du Pérou, dévoué à sa patrie avant tout, s'est enrôlé dans une bande de partisans quand les Chiliens ont envahi notre territoire. J'avais un frère sur le *Huascar* — elle se signa — il est mort un des premiers à bord, à son poste de combat ! mon père a voulu le venger.

— Le *Huascar*, répéta M. Martini en se découvrant, vaillant navire et équipage de héros !

— Oui ! reprit Mariquita qui s'animait. Mon père partit donc, me laissant avec ma mère dans un village de la côte. Ce village n'est plus aujourd'hui qu'un monceau de ruines, de cendres ensanglantées. L'ennemi qui pillait tout, brûlait tout devant lui, investit bientôt notre refuge. Ce fut un massacre épouvantable ! les misérables ne trouvant dans les maisons que des vieillards ou des femmes (les hommes valides étaient tous partis pour rejoindre le gros de l'armée péruvienne), fusillèrent sans pitié tous ceux qui résistèrent. Ils poignardaient même

les petits enfants, les sauvages ! Ma mère qui, depuis deux mois, n'avait aucune nouvelle de son mari et croyait à sa mort (elle avait vu son ombre la nuit en dormant !...), invita chez elle dix bandits chiliens en leur faisant mille gracieusetés et les empoisonna ! Elle avait vengé les siens !

La jeune fille s'était levée, comme transportée par ces cruels souvenirs, et continuant, le verbe haut, le geste enfiévré :

— Les Chiliens l'ont égorgée !... Moi on n'a pas voulu me toucher. J'étais trop faible ; ils ont craint la colère du ciel ! Le meurtre d'une infirme porte malheur ! Et j'aurais tant voulu mourir ! Je me suis trainée par les chemins jusqu'au port de Callao où j'ai mendié mon pain n'ayant pas le courage de me laisser mourir de faim. Si vous saviez, quelles misères !...

Elle s'arrêta un instant (les sanglots lui coupaient la parole), puis, reprenant :

— Enfin Dieu, qui protège les petits, m'a prise en pitié. Le capitaine du *Lancaster*, forcé de relâcher au Callao, par suite d'avaries, malgré les événements, me ramassa un soir au coin d'une rue où j'étais tombée d'épuisement. Ne sachant à qui me confier, cet homme qui avait bon cœur, m'emmena à bord de son navire. Il voulait m'arracher pour quelques mois au spectacle affreux de la guerre, me promettant de me ramener au Pérou à un prochain voyage. « Tu es orpheline, ma pauvre Mariquita, me disait-il, les amis de ta famille sont tous dispersés ; viens avec moi à Liverpool ; là ma femme te recevra, te consolera, et si tu veux, quand ces vautours de Chiliens auront enfin lâché leur proie, quand le Pérou sera redevenu libre et calme, tu retourneras dans ton pays, nous retrouverons bien quelqu'un des tiens ! Et je l'ai suivi. Vous savez le reste... Le capitaine est mort quelques jours avant d'arriver à Saint-Nazaire où nous devions d'abord faire escale. Il n'avait pas rendu le dernier soupir que mes épreuves recommençaient déjà. Le lieutenant du *Lancaster*, jaloux de la bienveillance que m'avait montrée son chef, poussé aussi par sa méchanceté naturelle, me traita avec mépris, avec dureté. Par la madone de Guapulo (1) ! qu'ai-je donc fait pour être aussi malheureuse ?

— Mariquita, interrompit M. Martini, vous venez de faire appel à un témoignage que l'on n'invoque jamais en vain. La vierge de Guapulo (qu'Elle protège notre pays !) m'a mis sur votre chemin comme vous paraissiez délaissée pour la seconde fois. Mon fils et moi, nous ne vous abandonnerons pas. Nous retournerons peut-être bientôt en Amérique, ce que le capitaine du *Lancaster* n'a pu faire, je le ferai à sa place... Je retrouverai bien quelqu'un des vôtres !

— Santa-Maria ! s'écria la jeune fille tout émue. Puis s'agenouillant et prenant les deux mains de M. Martini, elle les embrassa respectueusement.

— Allons ! mes enfants, dit ce dernier, voulant couper

(1) La madone de Guapulo est également vénérée dans l'Equateur et au Pérou. Le roi d'Espagne lui conféra le grade de « capitaine général de ses armées » en 1630, pour avoir protégé ses sujets d'Amérique pendant un terrible tremblement de terre.

court à cette scène pénible, il se fait tard, retournons à l'hôtel.

— C'est une vraie petite sauvage! murmura Georges à l'oreille de son père, comme ils regagnaient la ville.

— Les *cholos*, issus de races intelligentes et élevées, ne sont pas des sauvages, mon ami, lui répondit M. Martini sur un ton de léger reproche. Ce sont des gens de cœur qui ont les mêmes sentiments que nous et la même foi! Gardez-vous bien des préjugés de caste et de couleur, mon cher Georges, ils sont ridicules, parfois odieux.

III

Quand Georges rentra à l'hôtel, après cette longue promenade sur la plage, il s'approcha d'une fenêtre entr'ouverte et s'accoudant sur le balcon, ne put retenir une exclamation joyeuse à réveiller tous les voyageurs de l'établissement.

— Vois donc, père, comme c'est beau!

M. Martini accourut et regarda à son tour.

La lune, à demi cachée par un gros nuage qu'emportait le vent, jetait sur la rade de Saint-Nazaire comme une large traînée de lumière, par une baie qui trouait la nue.

Dans l'espace limité qui se trouvait ainsi éclairé, les navires à l'ancre se dessinaient nettement en lignes gracieuses. Tout le reste était plongé dans l'obscurité, sauf la pointe du môle où un phare indique aux marins arrivant de la haute mer quelle direction ils doivent suivre pour parvenir au port. La surface des eaux, légèrement soulevée par la houle, miroitait en plaques brillantes sous les rayons lunaires et le clapotis des vagues couvrait de sa chanson monotone les autres bruits de la nuit.

— Je ne sais trop quel temps ce ciel nous réserve pour demain, dit M. Martini, après un moment de méditation. Il est possible que l'effet de nuage soit absolument *empoignant* pour un artiste, mais j'avoue que je m'en passerais volontiers s'il devait nous faire manquer notre voyage au Croisic.

J'ai hâte de revoir notre bonne Perrine et ses marais salants.

— C'est vrai, nous allons chercher *Perrel*! Elle doit commencer à trouver le temps long sans nous. Sa famille, qu'elle est allée voir au Croisic, ne peut nous remplacer auprès d'elle, la pauvre chère vieille! Mais comment va-t-elle recevoir Mariquita? Avez-vous songé à cela, père?

— Oui, et j'espère bien que la petite lui plaira... à la longue!

Pendant qu'on s'occupait ainsi d'elle, Mariquita dormait d'un sommeil agité.

Elle s'éveilla au petit jour et regarda autour de son lit avec étonnement. Elle se croyait bien loin de là, en Amérique où l'avait transportée son dernier rêve.

Le soleil avait envahi toute sa chambre; elle se frotta les yeux.

Où donc se trouvait-elle?

Ces rayons joyeux la firent penser à son pays. Le pays! — sa mère martyrisée pour lui! — et puis, le navire marchand, l'étroite couchette du bord, le capitaine si bienveillant, la vie entre le ciel et l'eau. Ce voyage n'aurait pas dû finir! La mort du protecteur la surprenant comme un coup de foudre, les moqueries de l'équipage, au débarquement l'isolement sur une terre inconnue...

Son imagination ardente se représentait, l'un après l'autre, ces divers événements; elle revivait tout son passé.

Cet homme généreux qui l'avait recueillie au passage comme un pauvre oiseau blessé, n'était-il pas un ange du seigneur revêtant forme humaine?

Peut-être? — Elle le trouvait si parfait!

Qu'allait-il lui arriver encore? L'avenir, si incertain, l'effrayait.

Son père, sa mère, des Indiens à peine civilisés, la religieuse à laquelle elle devait sa demi-instruction, enfin ses amies de village l'aimaient tant autrefois qu'elle ne souffrait pas de son infirmité, mais depuis! Oh! les risées des matelots... Lui faudrait-il encore supporter une telle douleur?

AYLICSON ET A. MARIN.

(La suite au prochain numéro.)

SOLUTION DES MOTS EN CARRÉ DU NUMÉRO DU 13 AVRIL :

N	O	R	D
O	U	I	E
R	I	E	N
D	E	N	I

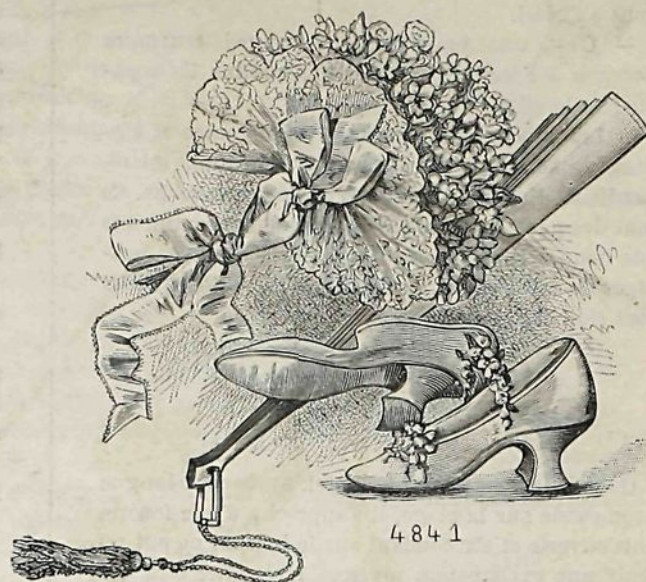
A ce numéro sont joints la Gravure coloriée 4723 et un Album de Travaux contenant :

Deux corbeilles-nids en vannerie de Chine, garnies de ruche en ruban. — Deux dessins broderie piquée. — Etui à cigarettes. — Bourse faite en perles d'or ou d'argent, imitation des bourses en maillons de fil d'or ou d'argent. — Couvre-lit en bandes d'étamine brodées en soie de couleur avec bandes unies ou en peluche. — Encadrement du couvre-lit. — Trois petites bandes en tapisserie. — Bande broderie de laine sur toile de balle à café pour rideau, tapis, etc., etc.



N° 1. Tablier en jaconas crème à bouquet de Madame Berger.

Milieu du devant froncé, les côtés plats. Une épaulette en batiste entourée de guipure forme une patte qui se monte au dos et se boutonne au devant. Un nœud en l'air. Une guipure autour de chaque partie du tablier et à l'encolure.



Bouquet, souliers, éventail pour mariée.

N° 1. Tablier en jaconas crème à bouquets pompadour. — Dos et devant semblables. Le dos boutonné. Plusieurs rangs de fronces serrent l'ampleur un peu au-dessous de la taille. Le haut se compose d'un empiècement plissé, coupé d'entre-deux de guipure, auquel se monte le tablier. La manche est faite d'une guipure remontant sur l'épaule et sur laquelle rabat un mignon revers. Nœud en faille sur l'épaule, près du décolleté.



4840

Confection printanière en limousine. Modèle de Mademoiselle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel.

Bouquet de mariée en boutons de fleur d'oranger, enveloppé d'une haute Valenciennes froncée et serrant les tiges, qui sont retenues par un ruban de moire formant coques et lien.

Souliers en faille blanche, piqués de boutons de fleurs d'oranger, avec traverse des mêmes boutons sur le cou-de-pied.

Eventail en gaze blanche, peinte d'un jeté de boutons et d'une guirlande interrompue par les initiales jetées de côté. Monture en ivoire vert.

Petite confection printanière en limousine ou cachemire, ou assortie au costume, pour jeune fille et jeune femme, vue de face et de dos. — Un empiècement plat, auquel se monte le devant plissé. Dos et manche d'un seul morceau, avec l'encolure froncée recouvrant l'empiècement. Autres fronces au bas du dos. Plissé collerette, cordelière plate en passementerie, terminée par des boules en chenille.



4836

N° 2. Tablier en batiste écarlate. De Madame Berger, 72, rue Blanche.

N° 2. Tablier en batiste écarlate. — Ouvert de côté, avec un nœud reliant le dos et le devant de la jupe. Dos et devant semblables.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Alcan-Lévy, Imprimeur breveté, 21, rue Chauchat.



Journal des Demoiselles

Modes de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne. 48

Coiffures de M^{me} BRUN-CAILLEUX 11 r. du Marché St Honoré — Chapeaux de M^{lle} HÉLÈNE 20 r. des Pyramides.
 Ceffes en foulard de la C^{ie} DES INDES 27 r. du 4 Septembre — Corsets de M^{me} EMMA GUELLE 3 pl. du V^e Français.
 Parfumerie de la M^{me} GUERLAIN 15 r. de la Paix.